

Véronique VIGREUX

Le passé pense à nous

Roman

Version « Classique »

Cet ouvrage a été tiré en 33 exemplaires dans une version

« Collector »

Ces exemplaires sont numérotés de 1 à 26

Et : AD1 / AMV1 / MPC1 / PV1 / SC1 / VPCV1 / YPCV1

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5868-8

© Véronique VIGREUX, 2019

© Véronique VIGREUX, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À Alice GIRARD,
À Gilles VIGREUX,
À mon Quinou et mon Doudou,*

À vous dont on ne parle pas assez,

*« J'admire comme on peut mentir en mettant la raison de son
côté »
Jean-Paul SARTRE*

AVERTISSEMENT

Peut-être pensez-vous que les femmes sont des créatures belles, sensibles, charmantes, aimantes, douces ;

Et que les hommes peuvent parfois être : bestiaux, brutaux, violents, cruels, impitoyables ;

Ou peut-être pensez-vous le contraire.

Quoi qu'il en soit, je tenais à vous dire, que ce récit est inspiré de faits réels, même si toute ressemblance avec des personnages pourrait être fortuite.

Peut-être que vous trouverez l'histoire longue à démarrer, certes, je vous l'accorde.

Pourquoi ?

Parce que tout est question de contexte : le contexte est très important pour comprendre TOUS les tenants et les aboutissants.

Je vous laisse donc, vous immerger dans cette histoire, peut-être celle de quelqu'un que vous aimez, proche de vous ;

Peut-être celle de quelqu'un que vous avez croisé dans la rue, avec qui vous avez échangé un sourire ;

Peut-être même : la vôtre.

Véronique

Prologue : acte I

Paris, samedi 4 février 1989

L'homme n'en peut plus. Depuis des heures, il se force à se tenir éveillé, cela fait bien longtemps qu'il a arrêté de faire la conversation, il n'est plus capable d'aligner trois mots. Ce moment tant attendu arrive : la porte se referme, les derniers invités partent.

De plus en plus nauséeux, il titube, essaie de monter les escaliers et dérape, se rattrape à la rampe, se meut comme il peut, et malgré toutes les difficultés qu'il rencontre, monte les marches et se traîne dans la salle de bains en entendant sa femme lui dire d'un ton froid et détaché : *« Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de boire ! Ivrogne ! »*

Elle n'en reste pas là : dans une colère profonde, elle monte les marches quatre à quatre, le rattrape, l'empoigne et l'entraîne violemment au-dessus du lavabo, il se vide, dépourvu de toute force, il se laisse attraper par les cheveux, sans se défendre, la femme, sa femme, l'oblige à se regarder dans le miroir, en le maintenant par sa tignasse. Toujours aussi cinglante, elle part dans une tirade et lui lance : *« Tu n'es qu'une loque, tu n'es rien, même pas capable de tenir sur tes deux jambes, tu veux qu'on invite tes amis, hein ? Pourquoi ? Pour qu'ils te voient comme ça, pour qu'ils voient tout le mal que tu fais à ta famille ? Incapable de résister à une goutte d'alcool, poivrot ! Franchement tu n'as pas honte ? Que crois-tu que Dieu pense de toi ? Tu ne fais rien pour moi, tu penses que tu vas aller au Paradis, fais-moi rire ! Tu mériterais que je te jette à la rue au milieu des clochards tu y serais à ta place ! Tu es devenu un détritrus, un déchet, tu ne me fais même plus pitié ! Ha ! Il est loin l'enfant prodige, celui qui réussit tout ! Tu as peut-être eu tes diplômes mais tu es incapable de prendre soin d'une femme, ta femme. Toi intelligent ? Les gens sont vraiment bêtes de pouvoir penser une telle chose ! »*

L'homme se met à pleurer, il est épuisé, à bout de nerfs, la seule question qu'il sache se poser est : « *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ?* »

La femme tient toujours ses cheveux dans sa main droite, elle le secoue, avec la gauche elle lui retourne deux claques et comme cela ne suffit pas, qu'elle ne se sent pas assez percutante, elle veut l'humilier, le détruire, elle ne le supporte plus alors elle ajoute : « *Et maintenant tu pleures ? Tu n'as jamais été un homme, un bébé qui est couvé par sa mère, qui ne sait prendre aucune décision sans elle qui est aussi stupide que toi, heureusement que je suis là, comment ferais-tu sans moi ?* »

L'homme tente une réponse balbutiante : « *Je te jure que je n'ai pas bu, je ne sais pas ce qui m'arrive chérie...* »

La femme noyée dans sa colère, se met à le gifler, il est incapable de tenir debout, les jambes en coton, se relever lui est impossible, totalement impuissant, il se laisse faire en écoutant ses insultes : « *Tu n'es qu'une merde, tu m'entends, une merde !* »

Rien n'est assez pour elle, encore plus frénétique, la femme le saisit par les épaules, puis le remue en portant des coups dans son estomac, elle veut qu'il acquiesce : « *Tu n'es qu'une merde, tu m'entends, une merde ! On est bien d'accord, n'est-ce pas ?* »

Dans un état second, l'homme veut que cela cesse, alors il regroupe toutes ses forces et lui dit : « *Oui, tu as raison* ». Il pense que tout va enfin s'arrêter et qu'elle va se taire.

Mais elle n'en a pas fini : « *Oui quoi ? Sur quoi j'ai raison ?* » Tout en le bousculant elle insiste, il cède : « *Je suis une merde chérie, je suis désolé* », puis s'écroule par terre.

« *Ah non !* » dit-elle, « *Tu ne vas pas t'en tirer comme ça !* »

Elle l'agrippe par le col, plie ses genoux, pour le soulever, puis le plaque contre le mur dans un angle de la salle de bains, une claque pour qu'il ouvre les paupières, une deuxième plus forte pour s'assurer de son attention, le regard absent, il la regarde pourtant : « *Tu as raison, tu as plutôt intérêt à être d'accord avec moi, et je te promets que si tu essaies une seule fois de me contredire en public comme tu as essayé de le faire tout à l'heure : je te tue, tu m'entends : je te tue !* »

L'homme dans un dernier souffle lui dit : « *Je te jure que je ne le ferai plus...* » Elle le lâche et se relève, lui s'effondre sur le sol, elle lui balance un coup de pied dans les côtes et lui dit froidement et sèchement : « *Tu te lèves et tu vas te coucher et tout de suite, fais-moi donc voir comme tu sais bien ramper.* » Il veut juste que cela se termine : il rampe. Comme une limace se traîne en bavant, jusqu'au lit il se traîne en saignant.

Mais même couché cela continue, il l'entend mais il ne comprend pas tout, il ne veut plus comprendre, mourir est sa dernière solution, pourvu que Dieu le libère rapidement, pense-t-il. Ses larmes coulent au fond de lui, comment une femme qu'il aime tant peut à ce point le mépriser ?

D'un coup le silence fait place, comme si la tranquillité entrerait en scène, enfin. Un instant il se sent soulagé, puis il sent un léger souffle non loin de lui, il pense halluciner, un bruit de respiration se rapproche de son oreille, très proche, c'est encore elle, non elle n'est pas partie, elle attend le bon moment, celui où il est assez conscient pour entendre mais pas assez pour se souvenir ou du moins, assez pour être persuadé qu'il a rêvé, alors elle lui susurre doucement et tendrement : « *C'est vrai que tu n'as pas bu, je t'ai drogué, c'est tellement drôle et facile, je jouis de voir ta tête quand je te dénigre, c'est un plaisir intense de te dominer, je suis ta maîtresse et tu n'es que mon esclave, marié pour le meilleur et pour le pire, voilà ce que Dieu t'a demandé de vivre, assume ta foi. Je ne sais pas ce qui est le plus jouissif : te le dire ouvertement parce que tu ne t'en souviendras pas demain, ou, recommencer en toute impunité avec un plaisir exceptionnel ? Bonne nuit mon amour, fais de beaux rêves.* »

L'homme s'endort sur les douces paroles de sa femme.

Prologue : acte 2

Lyon, mercredi 8 novembre 1995

Toujours l'automne malgré un froid glacial et une pluie incessante. Les feuilles des arbres virevoltent au vent, qui s'immisce habilement sous les manteaux. L'hiver s'installe avec assurance, pourtant l'homme s'arrête, bien décidé à finir sa pipe. Face à lui, sur le trottoir d'en face, le bâtiment dans lequel il se rend le toise de haut avec ses grandes fenêtres ; malgré leur clarté celles-ci ne laissent rien paraître de l'activité qu'elles cachent. Pensif, il fait un bond dans le passé qui ne laisse rien présager de bon pour le futur. Il veut se tromper. Ce serait plus facile, et surtout cela lui éviterait de devoir s'adapter à une nouvelle vie. Une voiture l'éclabousse au passage, irrité, il traverse et entre dans le bâtiment d'un pas assuré.

Après avoir pris l'ascenseur, traversé les longs couloirs jonchés de portes numérotées et toutes fermées, l'homme se tient devant le bureau « 636 - Affaires Spéciales ». *« Tout ce dont ils ne savent pas quoi faire et qu'il faut absolument taire, c'est ici ! Affaires secrètes et discrètes serait un terme plus approprié, mais politiquement moins diplomate »* se dit-il. Quelques minutes se sont écoulées avant que monsieur Arbois – Directeur du service – ne l'invite à entrer dans son antre.

Lui indiquant le siège où s'asseoir, il s'adresse à lui avec un sourire gêné révélateur de ce qu'il craignait :

- Je vous en prie, monsieur, installez-vous.

Il s'exécute se défaisant de sa veste sur le siège d'à côté. Le directeur prend place derrière sa table de réunion, et commence :

- Je vous ai fait venir ici à la demande...
- D'Alain Faugères. Le coupe-t-il.
- Tout juste. Comment...
- Peu importe. Puisque mon ami n'est pas là, je suppose qu'il est mort.

- Effectivement. Alain ne m'a pas menti, vous allez droit au but. Il a laissé une lettre pour vous.

- Une lettre ?

- Tenez.

Monsieur Arbois lui tend une enveloppe fermée d'un sceau de cire aux initiales de son ami. Perplexe, il fixe la lettre, c'est bien son écriture, il jette un coup d'œil au directeur avant de décacheter l'enveloppe, puis déplie le papier, ses prunelles rivées sur les mots, il lit :

« Mon très cher ami,

Deux ans, que mon aimée est partie au Paradis, et que j'ai pris l'habitude avant chaque départ en mission, de vous adresser une dernière lettre. Bien sûr j'écris toujours dans l'espoir que jamais vous n'aurez à la lire, mais avec toute l'assurance que vous saurez comprendre mon geste.

Pourquoi tourner autour du pot ou encore prendre des pin-cettes avec vous : je suis mort. Sinon vous n'auriez pas ce courrier entre vos mains.

Vous et moi avons traversé tant de choses... La confiance que nous nous témoignons est infinie, je le sais. Vous avez sauvé ma vie quand rien ne vous y obligeait, qu'au contraire tout vous poussait à croire qu'il ne valait mieux pas. Vous avez honoré votre serment mettant à l'épreuve votre intégrité, elle en est sortie indemne. Je vous admire, mon ami. Ce jour-là, vous m'avez endetté.

Quand tout aurait dû me pousser à vous prendre pour un fou, je vous ai cru, les yeux fermés, je vous ai soutenu. Vous m'avez donné l'occasion de payer ma dette. Je me croyais alors à l'abri, mais ce courrier que je rédige, cette demande que je m'appête à vous faire, jamais, je ne pourrai m'en acquitter, je le sais.

Mais, faut-il vraiment tenir des comptes entre amis ? Vous demande le bougre égoïste que je suis. De honte, je suis rouge de ne pas être à votre hauteur. Je suis un manipulateur, un calculateur, ce n'est pas un secret. Pour tenir ma réputation, la dernière chose que je vais faire avec vous mon ami, c'est vous trahir, sachant très bien que le prix qui vous en coûtera est indécent. Je

vais utiliser ce que je sais de vous pour vous mettre dans une situation dont une seule issue s'offrira à vous : accéder à ma requête.

Je suis un monstre, et un père. Vous êtes un ange, et un père. Personne d'autre mieux que vous ne peut comprendre. Vous avez aimé votre fille à un point qui m'a fait m'interroger sur l'intensité de l'amour que je portais à la mienne. Ce dont je suis certain, c'est que votre cœur est immense et qu'il peut aimer sincèrement un autre enfant.

Le soleil de ma vie a déjà perdu sa mère dans des conditions atroces, comme vous le savez. Le traumatisme l'a enfermée dans un mutisme dont elle n'arrive pas à s'extirper, piégée dans un établissement médicalisé, quelqu'un va lui apprendre mon décès. Je suis inquiet, comment ressentir autre chose que de l'inquiétude ? Comment va-t-elle réagir ? Comment pourra-t-elle sortir de cette prison si personne ne l'aime ?

Il n'y a que vous pour agir, mon ami. J'ai besoin de vous pour aimer ma petite fille à ma place, pour remplir ma mission de père. J'ai accompli toutes les formalités de mon vivant, vous deviendrez officiellement son père adoptif à compter du jour où vous signerez les documents que le directeur vous remettra. Un compte bancaire à votre nom et un à celui de ma fille ont été ouverts et couvriront largement ses frais et les vôtres. Vous saurez comment les faire fructifier, j'en suis sûr.

Mon ami, puis-je encore dire mon ami ? S'il vous plaît, permettez-moi de reposer en paix, prenez ma fille sous votre aile.

Vous dire merci, n'est pas suffisant pour ce que vous allez faire pour moi, mais que vous dire de plus, je ne suis pas en mesure de vous faire une promesse.

Je vous souhaite bonne chance et beaucoup de bonheur, vivez, vivez pour moi, vivez pour elles. Merci, mon ami.

Alain Faugères, votre dévoué de l'au-delà. »

L'homme, décontenancé, mais d'un sang-froid à toute épreuve n'a rien laissé transparaître, reposant la lettre sur le bureau, il

tourne son regard vers le directeur dont l'anxiété s'affiche clairement sur son visage, puis s'exprime de façon directive :

- Donnez-moi les papiers, s'il vous plaît.

Monsieur Arbois, ni une ni deux, dépose une chemise devant lui, puis l'ouvre, en lui indiquant l'endroit où déposer sa signature. Dans le silence le plus complet, l'homme prend son stylo dans la poche intérieure de sa veste et signe les documents, puis demande :

- L'adresse, je vous prie.
- Quelle adresse ?
- L'adresse du centre médical, s'il vous plaît.
- Heu... Oui bien sûr.

Le directeur fouille dans sa pile de dossier et lui tend le dossier médical de l'enfant, tout en le prenant, il se lève, le salue et prend congé sans mot dire.

Monsieur Arbois est surpris par la façon dont l'homme qui lui a fait face a réagi. Il a perdu son pari avec son ami Alain, mais le voilà rassuré, il ne s'était pas trompé, non seulement il avait accepté mais en plus, la première chose qu'il demandait c'était où se trouvait la fille, sans se soucier de savoir comment toucher l'argent. La petite devrait être bien, Au moins elle n'aura pas trop d'efforts à faire pour lui tenir la discussion.

L'homme, une fois dehors, tire sa pipe de sa poche et son tabac, tranquillement il se la prépare. Il l'allume, une bouffée, puis deux. Un tsunami vient de le percuter, mais il est calme, excessivement calme, pourtant il est en colère, une colère évidente. Il considère le ciel, et déclare :

- Tu étais, tu es et tu resteras mon ami. J'étais, je suis et je resterai ton ami. Repose en paix tant que tu peux, parce que le jour où je vais finir par te rejoindre, et tu sais que cela arrivera, tu me le paieras. En attendant, veille de là-haut, je veille d'ici.

Prologue : acte 3

Paris, vendredi 19 septembre 1997

Rentrant d'un long voyage d'affaires, le quidam, valise dans une main, tourne la clé dans la serrure et pénètre dans son appartement : le noir complet. Machinalement, il allume la lumière, dépose son trousseau sur la console de l'entrée, tout en défaisant son nœud de cravate. Inspectant rapidement son courrier, il se déplace vers son salon, finit par lancer le tas d'enveloppes et de publicités sur la table, attrape la télécommande, allume la télé, s'approche de son bar, se sert un verre de whisky, « Jura – One & All », single malt, vingt ans d'âge. Le bonhomme ne se refuse rien.

Après cette journée éreintante il s'installe confortablement sur son canapé en cuir, tend ses jambes et les dépose sur... Un paquet. Surpris, il se redresse, s'empare du colis, l'examine. Rien, sauf son nom dactylographié sur une étiquette. Il se demande comment il a pu arriver là ; personne d'autre que lui n'a les clés et la porte était bien barrée. « *Mais qu'est-ce que ce truc fout là ? Qui a bien pu entrer chez moi ?* » se demande-t-il. En état d'alerte maximale, il fait le tour des pièces et constate que tout est bien clos, bel et bien clos.

Une personne s'est introduite chez lui, sans clé et sans effraction, « *Comment ?* », question incessante qui martèle sa tête. Quelqu'un l'observerait-il ? Quoi qu'il en soit, un individu est venu ici en son absence. On a violé son intimité. « *Serait-il encore là, à m'observer ?* ». Cette idée lui ayant traversé l'esprit, encore un tour pour s'assurer qu'il est seul, il ouvre les placards et regarde derrière les portes, en mode paranoïa le plus complet, il tourne et puis pense à son coffre. Il se précipite, tape le code, ouvre la caverne d'Ali baba et respire, tout est là, un soulagement le traverse avant de se faire doubler par un frisson de peur.

Puis finalement, il se décide à ouvrir cette boîte : une cassette vidéo. Intrigué, il l'insère dans son magnétoscope, fait quelques manipulations et voit l'image apparaître sur l'écran.

Sidéré, il tombe à genoux devant ce qu'il découvre. « *Comment est-ce possible ? Non, personne ne peut...* » Pense-t-il. Paniqué, il appuie sur avance rapide, le pire se confirme, quelqu'un sait tout. Il sue à grosses gouttes, vire définitivement sa cravate, se jette sur l'emballage de la cassette, le secoue dans tous les sens, une lettre en tombe, il lit :

« Vous savez que je sais, mais vous ne savez pas qui je suis. Pire, vous ne savez pas ce que je veux. Frustrant. Pour m'assurer toute votre attention, et vous prouver mon sérieux, j'ai adressé une partie de cette vidéo à la police, l'original intégral étant toujours en ma possession. L'enquête court toujours et le délai de prescription avec. Ils la recevront demain : partez tant qu'il est temps. Dans un moment, je me rappellerai à votre mémoire. Ce jour-là vous aurez un choix à faire : faire ce que je vous demande, ou, croupir en prison jusqu'à la fin de votre existence. Préparez-vous à abandonner votre vie, quoi que vous décidiez : une nouvelle s'annonce. »

Tout bascule. Le passé de cet homme l'a rattrapé, apparemment il est bien décidé à lui coller à la peau. Toujours par terre, à moitié à genoux, à moitié sur son arrière-train, il se gratte le ciboulot, puis se lève et se met à hurler de toutes ses forces. Il se sent devenir fou ! Tout était parfait, bien orchestré, impossible et pourtant, c'est là sous son nez, il se repasse la vidéo, mais rien à faire : elle est réelle. Réalisant soudain toute l'ampleur de sa situation, il se stoppe net et dit tout haut « *Putain ! Si c'est vrai, ils vont frapper à ma porte, il faut que je me tire* ». Sa vie, en quelques minutes, a déjà beaucoup changé.

2015

I- Une visite bien intentionnée

Saulx-les-Chartreux (91)

Quelque part sur l'autoroute A10, après Saint-Arnoult, une petite Clio rouge est lancée à pleine vitesse, enfin au maximum autorisé, la route défile au son de la musique, Bob et ses amis les Wailers entonnent « Sun is Shinning », les haut-parleurs poussés au maximum de leur puissance, la conductrice concentrée sur sa conduite ou perdue dans ses pensées, dans trente minutes, elle sera arrivée, et plus sa destination se rapproche, plus l'ardeur monte dans sa poitrine, son ventre se crispe, ses souvenirs l'envahissent et malgré les efforts tentés pour les repousser, ils persistent et s'invitent sans autorisation.

Cette maison, cette histoire, son histoire, ce qu'elle est, personne ne peut le changer, c'est une chose, mais l'oublier est impossible, vivre avec est la seule solution, la vraie question, c'est plutôt y a-t-il une chance pour une fin heureuse ? Évidemment, elle sait qu'elle a pris la meilleure option, elle sait aussi qu'il y a toujours une solution, juste que ce n'est parfois pas celle qu'on espérait, malgré tout cela, l'injustice demeure, c'est le plus insupportable. Des images lui reviennent à l'esprit, elle se revoit jouer dans le jardin, sous la pluie, elle a toujours été attirée par la pluie, comme si le ciel si grand et magnifique soit-il, avait lui aussi, des émotions à partager ; l'impression qu'il pleure, à la fois, sa colère et sa peine. Si on y réfléchit, quand il pleut on est mouillé, on a froid, alors on cherche à se mettre à l'abri comme on cherche à éviter de souffrir, la pluie c'est nécessaire, mais c'est triste, triste comme l'enfant qu'elle était.

Une image la saisit, elle a quatre ans, dans l'allée de la maison pleine de graviers marron et blancs, bordée d'une longue et haute haie de thuyas, elle est avec sa grand-mère au pied du magnolia qui regorge de fleurs blanches, le soleil les caresse, elle veut faire du vélo, il est rouge comme sa voiture, le rouge sa couleur préférée, il paraît que ce serait la couleur du pouvoir... Cela la fait sou-

rire, elle se dit que peut-être en arborant du rouge elle chercherait à acquérir un quelconque pouvoir... Pourtant, si une chose est sûre : son pouvoir est bien limité !

D'autres souvenirs arrivent au galop, moins bons ceux-là, elle les chasse, elle préfère, même si c'est douloureux, penser à son père, elle l'aimait tant, d'ailleurs pourrait-elle aimer un jour quelqu'un autant que lui ? Non, personne, à part peut-être ses enfants, et encore son expérience la fait douter, mais après tout, elle n'a pas d'enfant, comment pourrait-elle savoir à quoi ressemble l'amour qu'on porte à un enfant ?

Elle se laisse aller à ses pensées, son père, elle, tous les deux, d'ailleurs ils étaient toujours tous les deux, un monde à eux que personne ne comprend, peut-être. Mais dans lequel, elle est comprise, il est compris. Quand, dans notre vie on a au moins une personne qui nous connaît, nous comprend, nous accepte, et surtout nous aime inconditionnellement comme on est, alors on a de la chance, une chance immense, elle a eu cette chance.

Sa mémoire continue de lui ramener des moments passés, comme eux deux assis avec leur plateau télé devant un film sélectionné juste pour elle, par plaisir de faire plaisir, non pas pour faire quelque chose, non, pour être avec quelqu'un et partager un moment ensemble ; comme ces samedis matin passés à faire des dizaines et des dizaines de longueurs dans la piscine municipale de Longjumeau. Ou encore, ces instants magiques à construire des cabanes avec tout et n'importe quoi... Puis, les histoires, que chaque soir qu'il lui fut donné de passer avec elle, son père lui improvisait, ils partaient ensemble dans une nouvelle aventure, c'était fantastique, cela l'est toujours même avec sa vision d'adulte. Tout un tas de moments privilégiés qui datent de bien des années maintenant mais qui remplissent toujours tout son être d'un amour dans lequel elle puise une énergie inimaginable.

À chaque fois qu'elle repense à son papa, cela peut paraître complètement dingue, mais c'est comme s'il était là, assis à côté d'elle, parfois même, elle a l'impression qu'il lui tient la main, cela la remplit d'un sentiment de force, celle de survivre, de tenir

quoi qu'il arrive, simplement parce qu'il l'aurait voulu ainsi, et qu'elle le lui doit.

La réalité la rattrape, elle essuie ses joues que l'eau de la mé-lancolie a mouillées, elle baisse le son, il lui faut reprendre ses esprits et un peu de calme pour réfléchir, comment va-t-elle s'y prendre ? Elle se repasse le film dans la tête, vérifie qu'elle a bien tout prévu, elle refait ses calculs, s'assure que tous les détails s'enchaînent parfaitement, que sa machine est bien huilée et que tout va passer comme une lettre à la poste, elle jette un coup d'œil au petit paquet, il est là, posé sur le siège passager à côté de son sac, prêt à être livré. « *Tout va bien se passer, comme d'habitude je vais gérer, et après je serai soulagée* » se dit-elle pour se rassurer, surtout, pour trouver du courage.

Ses pensées filent aussi dare-dare que le temps et les kilomètres, sans vraiment s'en être aperçue, la voilà devant le portail, elle coupe le moteur, regarde devant elle, ce chemin gravillonné où elle courait petite, la boîte aux lettres dont tous les jours elle relevait le courrier avec une véritable exaltation, la pelouse parfaitement tondue et les cerisiers que le temps n'atteint pas. La maison blanche, dessinée par Louise elle-même, se dévoile à peine dans le fond de la propriété. Le chien arrive, il l'a reniflée, il n'en loupe pas une celui-là. Elle prend quand même un moment pour s'étirer, ferme ses paupières quelques secondes juste le temps de respirer un grand coup, d'évacuer le stress pour prendre pleine possession de ses moyens, puis appuie sur le bipper, les grilles s'ouvrent, la Clio s'engouffre dans l'allée pour finir par se garer dans la cour devant l'entrée.

Arrivée, cette femme attrape son sac, le petit paquet aussi, surtout même, puis sort de la voiture, avant d'avoir le temps d'arriver à la porte, Chantal, le menton relevé, l'œil en coin, pétillante d'impatience, est sortie, et de sa petite voix pointue l'intime :

- Enfin, Apolline, dépêche-toi, il fait froid, entre !

- Oui, oui, j'arrive, maman. Lui répond-elle en se dépêchant de la rejoindre pour l'embrasser.

2-Deux amis si différents

Bruyères-Le-Châtel (91)

En ouvrant les yeux dans son lit au petit matin, Nicolas se demande : « *À quoi me servirait un réveil, je suis réglé comme une horloge !* » et rit tout seul, puis, il sent une masse à côté de lui bouger : « *Merde ! Encore ! Je l'avais oubliée celle-là ! Je suis incorrigible !* ». Un son de griffes qui frottent la porte, puis il entend son ami lui dire :

- Nico ! Nico, il est cinq heures...
- Chut ! Ne la réveille pas, j'arrive !

Nicolas prend toutes les précautions imaginables pour s'extirper du lit sans réveiller la femme qui y dort encore, attrape des habits rapidement, sort en catimini de la chambre et trouve son ami sur le palier déjà en train de se marrer :

- Si tu ne veux pas retrouver de femme dans ton lit le matin, arrête de les y emmener le soir !
- Dès le matin, tu vas te foutre de ma gueule, vraiment ? Répond-il d'un ton sec et légèrement énervé.
- Écoute c'est franchement drôle, le même cinéma quasiment tous les matins, tu es un Don Juan qui n'assume rien ! Cela mérite bien de te chambrer.

Christophe se bidonne tout seul en passant devant son ami pour aller prendre le café avant de commencer une journée qui promet d'être longue pour les deux hommes.

Attablés, avec devant eux, un petit-déjeuner pantagruélique : œufs au plat, des poules du voisin ; jambon, fait maison ; saucisses, toujours faites maison ; fromages, des quatre coins de France ; pain, nature ou aux céréales ; fruits, bio d'un copain maraîcher ; jus d'oranges, pressées bien sûr ; et café, arabica sinon rien. Quantités : assurément démesurées.

Les deux compères déjeunent depuis bien longtemps comme cela, tous les matins à cinq heures. C'est toujours le même rituel : ils mangent de bon appétit tout en se lançant des œillades avec

une touche de provocation, le jeu étant d'être le dernier à craquer, le dernier à céder au bavardage, les mouches dansent au son des seuls bruits de mastication. D'ordinaire c'est Christophe qui perd, et parfois, c'est Nicolas, mais beaucoup plus rarement. Ce matin la victoire est attribuée au perdant habituel :

- Chris, arrête de me lorgner comme ça ! Tu sais bien que je m'en veux.

- Oh, mais je sais bien oui, c'est pour ça que ça prend tout son sens que je te jauge comme ça.

Plaisanterie qui n'est pas du goût de Nicolas :

- Vraiment ce n'est pas drôle tu sais. Je ne sais pas me retenir, je suis addict que veux-tu.

- Addict au sexe, ça, tu l'as dit.

- Non, ce n'est pas une question de sexe, c'est une question de femme, j'en cherche une qui...

Il se fait couper la parole par Christophe qui finit sa phrase sous la forme interrogative bien qu'il soit sûr de ce qu'il avance :

- En remplace une autre ?

- C'est nul, je sais... Mais ce n'est pas ce que tu fais toi ?

- Non. J'ai eu trois ou quatre relations de transition qui ont duré quelques mois, toi tu ne dépasses pas quelques heures, et tu changes tous les jours, ou presque.

- Tu oublies un peu prestement quelques coups d'un soir, je trouve. Fait remarquer Nicolas sur un ton hautain, tout en laissant échapper un petit rire.

- En résumé, tu veux dire qu'on est comme deux cons à faire passer le temps en attendant un truc qui n'arrivera jamais ?

- Tu es déprimant des fois quand tu t'y mets ! Je me casse !

Il se lève, attrape sa veste et ajoute :

- Tu me débarrasseras tout ça et tu rangeras un peu ton bordel.

Nicolas s'éloigne en rigolant de sa bêtise mais se fait rattraper illico presto par Christophe :

- Pas si vite mon ami ! Je lui dis quoi à la dame quand elle sera debout ?

- Comme d'habitude que je suis un salop qui ne la rappellera pas et qu'elle peut prendre son petit-déjeuner avant de partir.

- Tu ne paies rien pour attendre ! Menace Christophe qui prépare déjà sa vengeance.

Nicolas fuit la discussion, première excuse, la meilleure, il n'a pas le temps, la deuxième excuse, la plus bidon, c'est un homme et c'est logique qu'il aime les femmes, la troisième, douloureuse celle-ci, son ami a peut-être raison, et cela, il n'est pas prêt à l'entendre. Il monte dans sa voiture, démarre et part.

Tout au long du chemin, comme une piqure de moustique, la démangeaison se fait sentir avec violence, alors il se gratte, et évidemment, plus il se gratte et plus ça démange. Le voilà happé par ses pensées, impossible d'y échapper. Des souvenirs, des espoirs, des peurs et des joies se mélangent sans ordre logique, ni même précis. Cet homme est perdu, tout devrait être simple « mais... », ce petit mot de quatre lettres qui fait systématiquement douter de tout.

3-Départ d'un enfant, retour des problèmes

Saulx-Les-Chartreux (91)

Après un week-end de pluie intense, le soleil a poussé les nuages mais le froid s'est installé et les températures deviennent normales pour cette saison d'hiver. Chantal ouvre ses volets avec le sourire, les rayons lumineux lui donnent envie de sortir profiter de leur douceur. Son chien, à ses côtés, lui signifie son impatience en se frottant contre ses jambes tout en émettant des petits sons qui ne ressemblent en rien à un aboiement, ils se rapprocheraient plus du chant d'un petit oiseau : « pioupiou ». Alors elle se dépêche de descendre pour enfiler ses bottes et son manteau afin de s'adonner à son tour matinal du propriétaire avec Malice qui fouine partout, histoire de dénicher un lapin ou un hérisson égaré dans le jardin.

Chantal flâne en admirant son parc bien arboré, la haie de thuyas parfaitement taillée la protège de tout vis-à-vis, elle pourrait se promener nue que personne ne la verrait, sauf le chien. Les cerisiers, premiers habitants des lieux, sont bien moroses sans leurs fleurs blanches et roses, les pommiers dissimulés à droite à gauche sont fidèles au poste, et les poiriers alignés tout du long de l'allée sont dépourvus de feuilles et de fruits, mais dès cet été, elle pourra déguster des poires fameuses, cette idée lui met immédiatement l'eau à la bouche : elle a faim. C'est le moment de rentrer pour le petit-déjeuner. Malice ne se fait pas prier, il court devant, lui montrant le chemin de sa gamelle.

Une fois le chien servi, elle s'est installée à la table de la cuisine avec son bol accompagné de toasts à la marmelade d'orange qu'elle savoure tranquillement. Perdue dans ses pensées, elle se souvient de ces matinées animées, à la belle époque, quand son père, sa mère, son mari et sa petite fille faisaient encore partie du décor, mais il y a bien longtemps qu'elle est seule dans cette grande maison ; que les rires et les larmes s'en sont allés ailleurs,

loin. Certains reviennent parfois, quant aux autres, ils sont partis à jamais.

La sonnerie du téléphone la tire de ses souvenirs nostalgiques, elle se dépêche d'aller jusqu'au bureau pour répondre :

- Allô ?

- Madame Bézu ?

- Oui.

- Bonjour, c'est la clinique vétérinaire.

- Oui.

- Nous voulions savoir si vous étiez toujours d'accord pour prendre Ficelle ?

- Bien sûr, quand faut-il venir le chercher ?

- Quand vous voulez à partir de 14 heures.

- Je passerai plutôt en fin de journée, vous fermez à quelle heure ?

- 19 heures, madame.

- Parfait, entre dix-sept heures et dix-neuf heures, je serai là.

- Merci pour Ficelle, à tout à l'heure alors.

- Oui, au revoir.

Le combiné raccroché, un coup d'œil à sa montre : dix heures, Chantal se dit qu'elle doit se dépêcher maintenant si elle veut être à l'heure. Elle s'active mentalement, puis dans un sursaut d'énergie, se lève et dépose la vaisselle dans l'évier. Malice repus, s'est allongé de tout son long auprès du chauffage pour une petite sieste. Elle jette un coup d'œil vers lui et ajoute :

- Tu ne seras plus seul à partir de ce soir. Tu as intérêt à être gentil avec Ficelle !

Le chien lève une babine et une paupière, lui lance un regard de travers, a-t-il compris ou bien lui explique-t-il qu'il faut le laisser dormir en paix, pas très clair cette réponse canine, alors, elle insiste :

- Oh... Tu peux me reluquer avec cet air-là, tu n'as pas le choix, il faut partager ta maison mon vieux !

Elle tourne les talons et se rend dans sa salle de bains remplir sa baignoire d'eau et de savon moussant, prépare ses vêtements, s'arrête quelques instants devant son étagère à parfums, il y en a

tellement qu'elle ne sait plus lequel porter, finalement, comme d'habitude, elle se décide pour "Samsara", empoigne le petit flacon et le dépose près du lavabo, puis se déshabille et plonge son pied dans l'eau, glaciale. Et là, elle se dit : « *Purée, ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui se passe encore !* », la moutarde lui monte au nez. Il faut dire qu'en trois ans, elle en est déjà à sa troisième chaudière, bilan des courses une chaudière par an, quand ce matériel est censé fonctionner pendant plus de vingt ans, elle n'en peut plus et son porte-monnaie fait la tronche. Chantal met sa robe de chambre, enfle ses chaussons et descend à la cave voir ce qu'il se passe.

Plantée devant sa chaudière, ses mirettes écarquillées lui montrent qu'elle est encore HS, l'écran est éteint, et tous les voyants avec, énervée, elle retourne au bureau pour appeler le plombier, Chantal est bien décidée à lui dire ce qu'elle pense de ses méthodes. « *Il va m'entendre celui-là, j'en ai assez ! C'est quand même dingue qu'avec lui rien ne fonctionne jamais !* » Au moment où elle se fait cette réflexion, un bruit sourd, comme un énorme souffle qui gronde, retentit la faisant sursauter, elle se retourne et voit que la chaudière a pris feu. Avec un sang-froid à toute épreuve, et donc sans aucune panique, elle saisit l'extincteur et éteint le feu tout en bougonnant intérieurement : « *Je vais me le faire, lui. Il ne perd rien pour attendre, et si je n'avais pas été là, que ce serait-il passé, j'aurais perdu ma maison dans les flammes ?* »